



ENQUÊTES

revue de l'école doctorale 188
Histoire moderne et contemporaine

Lumières persanes : leçon de confinements entre
l'Iran et la France

Ava Toska

Lumières persanes : leçon de confinements entre l'Iran et la France

Décrire de la même façon mon expérience de la recherche scientifique en temps de pandémie depuis mars 2020 n'est pas chose aisée. En l'espace d'une dizaine de mois seulement, j'appris à changer bon nombre d'habitudes derrière des écrans : je me suis inscrite sur Twitter pour suivre l'actualité et les activités scientifiques, j'ai utilisé de nouvelles fonctionnalités sur mon ordinateur, et j'ai découvert que Zoom et Cisco WebEx détrônaient l'iconique Skype de mon adolescence. La pandémie ne m'a permis de rencontrer l'un de mes directeurs de thèse que sept mois après l'obtention de mon contrat doctoral et plus d'une soixantaine de mails échangés. En dix mois, ma vie d'étudiante en Master puis de doctorante n'a cessé de se déplacer sur de nouvelles applications, de nouveaux réseaux sociaux et de nouvelles adresses mails. Bien que le terme ne soit pas unanimement admis par tous les chercheurs en humanités numériques, les « cyberespaces » ne furent jamais aussi nombreux et proches de ma réalité. Les confinements et restrictions successifs avaient ainsi profondément changé mes grilles de lecture en sciences humaines et sociales. Étudiant l'histoire de l'Iran contemporain depuis deux ans et demi, je m'étais déjà résignée quelques mois avant le début de l'épidémie à ne plus faire d'enquêtes de terrain pour des raisons de sécurité. C'est donc à travers le Web que j'explorais minutieusement depuis décembre 2019 les actualités et les débats de la société iranienne, et que voyais progressivement apparaître dès le début de l'année 2020 diverses polémiques autour du coronavirus dans le pays.

Lorsque le premier cas de coronavirus fut officiellement déclaré en Iran le 19 février 2020, je travaillais au même moment à mon mémoire de recherche sur un musée commémoratif de la Révolution islamique à Téhéran, et revenais quelques mois auparavant d'un stage de persan de six semaines dans la capitale iranienne, où tous les étrangers étaient obligatoirement rassemblés dans deux dortoirs de la ville afin de limiter tout contact avec la population. À l'annonce d'une progression rapide de l'épidémie en Iran fin février 2020 dans les médias occidentaux, le scénario qui allait suivre était pour moi sans surprise. La guerre des chiffres entre le gouvernement et les forces résistantes en exil battit son plein sur les profils *Twitter* et les canaux *Telegram* des membres du Corps des Gardiens de la Révolution – armée idéologique de la République islamique d'Iran -, et les différentes organisations anti-gouvernementales, comme le Conseil national de la résistance iranienne (CNRI). Le nombre de morts, à la date du 10 mai par exemple, pouvait varier de 6 000 à 15 000 selon les sources. La ville sainte de Qom, lieu de pèlerinage, de tourisme religieux et d'études théologiques, devint dès le mois de février 2020 le cœur de l'épidémie au Moyen-Orient. Certains groupes religieux se regroupèrent en masse devant des mosquées fermées pour enfoncer les portes, furieux de ne pas pouvoir se rassembler. Certaines personnalités religieuses se mirent à pratiquer la « médecine islamique », et devinrent soudainement de grands guérisseurs, comme l'Ayatollah Tabriziyan, qui conseillait sur *Telegram* à ses fidèles de peigner soigneusement leurs cheveux, de manger beaucoup d'oignons et de pommes, et de tremper une boule de coton dans l'huile pour

l'insérer dans le rectum, afin de les sauver de la maladie. À cause de l'embargo, l'inflation n'avait jamais été aussi importante depuis la fin de la guerre Iran-Irak en 1988, rendant impossible toute mesure imposée de confinement, faute d'une économie asphyxiée par les sanctions américaines depuis bientôt deux ans. Le Nouvel An iranien (*Nowrūz*), débuté le 19 mars 2020, accentua l'expansion de l'épidémie dans tout le pays en entraînant un exode urbain massif pour se retrouver en famille. La classique rhétorique gouvernementale d'un complot américain sur cette affaire de Covid-19 fut méticuleusement soutenue à travers la presse, les médias et les réseaux sociaux des pages gouvernementales. Ces manipulations, comme toute contestation politique en Iran, étaient aussi dénoncées en masse par le biais d'Internet, où des internautes anonymes postaient des vidéos de corps amoncelés par centaines dans les morgues, et de clercs frottant sur les bouches des patients contaminés le « parfum du Prophète » dans les hôpitaux. *Twitter* et *Instagram* devinrent, comme à chaque événement en Iran, le théâtre d'une guerre culturelle et idéologiques en République islamique.

Déjà iranophile à mon entrée à la Sorbonne en licence d'histoire, j'avais pour habitude de me rendre en Iran au moins une fois par an depuis le début de mon parcours universitaire. Durant ces cinq années de voyages, j'avais appris à aiguiser mes réflexions et mon regard sur une situation politique et sociale inédite, grâce aux rencontres fortuites dans des cafés de la capitale, grâce aussi à une longue observation du quotidien des Téhéranais, et du rapport complexe que clercs, étudiants, ingénieurs, bazâris comme nouveaux riches entretenaient au quotidien avec les autorités. Ces cinq années m'avaient permis de constater un refermement incontestable du pays, dans lequel je me sentais chaque année un peu plus surveillée et suspectée, et où l'arbitraire, la répression et la censure exercés par cette classe unique du Corps des Gardiens de la Révolution dans tous les services de la fonction publique iranienne s'étaient amplifiés, après une brève période de détente et d'ouverture au début des années 2000.

Confrontée à un terrain exigeant la discrétion sur mes recherches, et alors que je faisais un stage de persan à Téhéran en novembre 2019, j'avais connu une première forme de confinement, quand je perdis soudainement ma connexion Internet le 16 novembre à Téhéran. Quelques heures plus tard, mes amies françaises du dortoir étaient confrontées au même problème. Je pensais tout d'abord que c'était à cause de la neige. Ce jour-là en effet, le paysage de la capitale était devenu tout blanc, et donnait à la ville immaculée un certain charme grâce aux montagnes qui l'entouraient. Il m'était à ce moment encore difficile d'imaginer que Téhéran était le théâtre de manifestations durement réprimées par le régime, où le sang devait couler sur la neige, tout près du dortoir où je vivais, à côté de l'Université de Téhéran et de la rue Enghelab, qui veut dire « Révolution » en persan. À la suite de l'annonce gouvernementale d'une augmentation de 50% des prix de l'essence, des manifestations importantes étaient en effet apparues dans plusieurs villes du pays. Je contrôlais scrupuleusement mes dires et mes déplacements, et me tenais à l'écart de tout rassemblement. Je ne pouvais donc ni voir ni contacter mes proches, à cause de cette coupure Internet que le gouvernement avait imposée dans tout le pays, afin d'éviter toute fuite d'informations à travers les réseaux sociaux, sur ce que *Libération* avait nommé, dans sa page de titre du 25 novembre 2019, le « massacre à huis clos ». Étonnée, voire apeurée par la situation inédite que je vivais, je cherchai

les premiers jours un point de wifi, des explications et des chiffres, en vain. Seul un administratif iranien – dont je tairai la profession et le nom – m'avait recommandée dans une salle isolée de rentrer avant 18 heures... C'est en communiquant avec les habitants, que je me suis rendue compte que la situation était des plus banales, ou du moins, que la majorité des Iraniens s'étaient habitués à ces restrictions, à ces fermetures d'école, dans un pays où la sphère privée est une forme non négligeable de liberté.

Mais pourquoi donc décrire cet événement de novembre 2019, sans lien apparent avec la situation exceptionnelle que les chercheurs vivent avec la pandémie en France ? Parce que c'est cette découverte de l'habitude de vivre confiné, dans un pays qui n'est pourtant pas en guerre, qui a soulevé chez moi bon nombre de réflexions et de nouvelles approches de recherche. La presse d'État iranienne s'était emparée des événements en Iran de la même manière qu'elle le fait aujourd'hui avec le coronavirus : elle avait instauré dans les journaux comme sur les réseaux sociaux un climat de peur et d'incertitude sur la société. Les effets du Covid-19 à long terme, le nombre de cas ainsi que l'efficacité des masques et des gestes barrières, étaient tout aussi méconnus que le nombre de tués et de prisonniers en Iran à la suite des manifestations. Confrontée à mes nombreuses incertitudes face aux événements et à l'avenir, les « on-dit » sur Internet comme entre quatre murs avaient fini par attirer davantage mon attention depuis le *shutdown*. J'appris par exemple par une amie de Téhéran que son beau-frère, urgentiste à Téhéran, avait reçu l'ordre de cacher les corps criblés de balles ou touchés par des sortes de shrapnels, manifestés par des éclats de plomb sur la peau. Les hélicoptères, que je pouvais voir passer au-dessus du dortoir à Téhéran, étaient utilisés pour tirer sur la foule directement depuis le ciel, comme le montrent de nombreuses vidéos sur *Twitter* où l'on peut voir des soldats en apesanteur appuyer sur la gâchette. Bien évidemment, aucune de ces informations ne m'avaient été transmises par l'ambassade. Grâce à cette expérience, je compris que faire une peinture du quotidien des gens autour de moi pouvait se faire autrement qu'à travers des sondages et des observations dans les rues : toutes les informations, même sur le Web, étaient bonnes à prendre. En Iran, les opinions pro-régime et contre-régime s'expriment sous des noms parfois anonymes, à travers *Twitter*, *Telegram* ou *Instagram*. Ce dernier réseau social, officiellement filtré par le régime pour censurer tout contenu non conforme aux principes islamiques, constitue un véritable pan de l'économie nationale. Pour gagner leur vie, certains Iraniens sont devenus des influenceurs, et font la promotion de marques de vêtements, de parfums, de bijoux et de cafés locaux à travers leurs comptes *Instagram*, afin de donner à certaines entreprises une meilleure visibilité dans une période économique désastreuse. Les réseaux sociaux numériques sont également devenus un excellent appui à la propagande du régime : on peut dire que le Guide Suprême Ali Khameneï est un véritable influenceur, avec ses quatre millions d'abonnés sur *Instagram* !

La plupart de mes amis iraniens rencontrés au cours de mes premiers voyages étaient aussi ceux de la majorité des Occidentaux qui avaient connu l'Iran. Ils étaient de jeunes étudiants, des gérants de cafés, des acteurs ou des artistes que l'on pouvait aisément rencontrer dans les cafés fortunés de la ville, comme le *Kāfē Tehroon* ou le *Kāfē Taṣp*. Tous fascinés par le Canada, les États-Unis ou l'Europe, fermement opposés au port du voile obligatoire, certains partaient un ou deux

jours dans leurs maisons familiales à quelques kilomètres de la ville, fumer de l'opium venu d'Afghanistan. D'autres, plus fortunés, partaient faire du ski au nord de la capitale le vendredi, jour de congé. Les jeunes femmes, en général plus prudentes avec l'alcool et le pavot, étaient de brillantes étudiantes qui résidaient chez leurs familles dans les riches quartiers du nord de Téhéran. Elles étaient pour la plupart destinées à devenir docteurs ou ingénieurs à la fin de leurs études (les *bābāhā* (papas) sont en général très fiers que leurs filles entreprennent de tels parcours !). Rencontrer ce type de profil social était habituel pour les étrangers non-persanophones, pour la simple et bonne raison que les Iraniens fortunés connaissent davantage l'anglais que le reste de la population du pays.

Grâce à une meilleure connaissance du persan et quelques aventures fortuites, je rencontrai cependant lors de mes derniers voyages des Iraniens d'autres conditions, des mentalités différentes, et découvris le complexe rapport qu'entretenait la société iranienne avec la religion et les autorités. Un jeune Kurde de condition très modeste, passionné par Romain Gary et étudiant la littérature française à l'Université de Tabriz, faisait son commerce de cannabis sur *Telegram* pour arrondir ses fins de mois, avant que la plateforme ne soit cryptée par le gouvernement iranien fin 2017. Un doctorant en droit de l'Université de Téhéran, qui se présentait à moi comme un passionné de la langue française lors de mon dernier séjour, m'envoyait au moins une fois par semaine sur *Whats.App* des poèmes de Rûmî sur l'amour. Depuis le début de l'épidémie, il remercie chaque jour le coronavirus pour ses bienfaits spirituels sur le monde sur son fil d'actualité *Instagram*. Bien qu'il ne m'ait jamais avoué comment il gagnait sa vie, j'appris en regardant son compte qu'il était un membre des Gardiens de la Révolution. Les *pasdarans* aimaient donc la poésie persane et la France, comme tant d'autres Iraniens. À chacune de mes arrivées sur le sol iranien entre 2016 et 2019, je prenais le thé dans l'aéroport, attendant la fin de la nuit avec les mêmes étudiants en ingénierie, qui travaillaient à l'accueil de l'aéroport Imam Khomeini. Tous de familles vraisemblablement modestes et rurales, ils étudiaient à Téhéran loin de leurs proches, et se rendaient ensemble, tel un groupe d'amis d'enfance, tous les ans au grand pèlerinage de Kerbela en Irak pour honorer le martyr chiite Hossein. Profondément attachés aux valeurs de la République islamique, ils m'exprimèrent cependant tour à tour lors de mon dernier séjour leur désarroi face à un système qu'ils admettaient corrompu, et faisaient le triste constat d'un avenir perdu pour de jeunes étudiants de 23 à 26 ans, qui avaient renoncé à rejoindre le Corps des Gardiens. Il faut savoir que beaucoup de standardistes, vendeurs ou chauffeurs de *Snapp* (le Uber iranien) dans les villes iraniennes sont surdiplômés. Alors ils vendent sur *Instagram* et *Telegram* des Corans reliés, des chapelets, des coques de téléphone avec le portrait de Khomeyni sur fond rose pailleté, des contrefaçons de *tchadors* Chanel, comme de faux-cils ou de faux ongles. En Iran, on peut cumuler un master de littérature anglaise et une licence de chimie, et l'on devient serveur ou secrétaire. Finalement, peu importe l'allégeance que les Iraniens portent à la République islamique d'Iran, et l'intensité de leurs croyances religieuses, beaucoup font ce qu'ils peuvent pour vivre confinés, en période de manifestations meurtrières comme en période d'épidémie.

Depuis l'avènement de la République islamique en 1979, les fêtes, la danse, la musique, la poésie persane et les débats houleux s'expriment pour certains avec liberté dans les salons familiaux ou dans les jardins privés. Mais les barbecues, l'opium et les alcools de datte sont récemment

devenus les meilleurs remèdes à un pessimisme de plus en plus intense sur l'avenir du pays pour toutes les couches sociales, triste constat partagé par tous les Iraniens rencontrés lors de mon dernier voyage.

Tant d'un point de vue intellectuel que spirituel, cette expérience de la dissimulation, vécue quelques mois avant le premier confinement exigé en mars 2020 en France, m'a permis de mieux vivre ce nouveau huis-clos, et d'explorer le nombre inquantifiable d'informations et de réactions à travers un ordinateur et un smartphone dans ma petite chambre d'étudiante. J'appris à renouveler des méthodes de recherche, dénichai de nouvelles sources à travers le numérique, et tentai de redéfinir une histoire de la pensée iranienne contemporaine à partir de mes observations et des traces numériques laissées dans les vidéos, les commentaires, les sites internet et les réseaux sociaux : j'en fis même mon sujet de thèse. Bien que ce constat semble encore déplacé dans la situation que nous vivons, cet avenir incertain et ces restrictions dévastatrices pour la condition des chercheurs comme pour les étudiants déclenchèrent en moi une forme de délectation dans ma recherche universitaire : celle de ressentir de façon inexplicable un rapprochement avec la mentalité de mes amis iraniens. Beaucoup d'entre eux pourraient être considérés en Europe comme des dépressifs, voire des schizophrènes, à cause de ce constant jonglage entre enfermement pour échapper à la censure, pour que leurs esprits s'évadent et que les langues se délient, et vie professionnelle dans une sphère publique contrôlée en tout point. Vivre déconfiné en Iran, c'est aujourd'hui risquer d'aller en prison pour un voile mal posé, comme d'être contaminé. Le coronavirus en Iran n'est finalement qu'une catastrophe supplémentaire dans le quotidien des Iraniens. Il ne représente qu'un nouvel argument à ajouter à une liste de griefs, du point de vue de l'opposition au régime, qu'un ingrédient supplémentaire à la rhétorique anti-occidentale et anti-américaine du Corps des Gardiens de la Révolution et du Guide Suprême.

Que l'on soit un fervent fidèle musulman, un étudiant occidentalisé, un ingénieur ou un patron de café, le confinement est en tout temps la meilleure façon de se préserver de l'arbitraire de la police des mœurs. Cette dernière peut être assimilée à ce qu'on l'on nomme en Iran la classe de l'*Aghāzādeh*, littéralement « descendance des nobles ». Cette élite, à la fois népotique et oligarchique, représente dans le langage populaire iranien les Gardiens de la Révolution et les clercs en Iran. En cette période de coronavirus, l'impossible confinement oblige en général la majorité des Iraniens à sortir dans les rues pour survivre financièrement. Loin d'être une contrainte, vivre confiné est en Iran un luxe de liberté. Et encore, ce luxe pourrait rapidement devenir qu'une illusion passée, face à un contrôle gouvernemental des réseaux sociaux et messageries numériques de plus en plus étroit, et la création de réseaux sociaux nationaux, tels que *iGap*, *Soroush* ou *Aparat*, parmi tant d'autres, pour un meilleur filtrage des données personnelles.

Paradoxalement, je ne me sentis jamais aussi proche de l'Iran que maintenant. La résilience, la mélancolie, l'abandon de toute forme d'attente et d'espoir, face à cette situation inédite que nul ne peut anticiper, sont des sentiments bien connus dans la culture persane, dans la religion chiïte, et dans le difficile contexte iranien - ce qui explique sans doute le succès du *Petit Prince* et des œuvres de Nietzsche dans les librairies iraniennes depuis de nombreuses années. Contrairement à cette injonction au bonheur à laquelle nous sommes acclimatés en Occident, le chagrin, le désespoir et

la mélancolie sont nécessaires à la joie dans la poésie de Hâfez ou de Rûmi. Historiquement, les chiïtes ont toujours été proches de la dissimulation, du fait de leur minorité religieuse dans l'islam. La *taqiyya*, qui autorise le croyant à cacher son identité religieuse pour se préserver du danger, est très présente dans la culture iranienne du « pour vivre heureux, vivons cachés ». La nouvelle situation psychologique, financière, professionnelle ou familiale que nous vivons en ce moment-même en France, pourrait donc éclairer plusieurs lanternes.

Quant à moi, qui n'ai vécu ni la maladie ni la mort jusqu'à présent, j'eus le privilège de vivre loin de tous ces événements, dans un huis clos de mètres carrés en plein Paris, après cinq années de constant jonglage entre mes études à l'Université et un travail en restauration pour financer mes études. Face à un épuisement physique et moral indéniable, la pandémie m'avait finalement permis de sortir de cette précarité étudiante – encore trop tue dans le milieu universitaire à mon sens –, grâce à ce voyage dans les cyberespaces iraniens et finalement l'obtention d'un contrat doctoral sur ce sujet. Le confinement aura également renforcé mon amour pour l'Iran et la culture persane. Ou peut-être est-ce ma passion pour l'Iran qui m'aura aidée à relativiser les événements tragiques de ces derniers mois, ce qu'aucune expérience du terrain ne serait parvenue à provoquer. C'est ainsi que, durant ces deux mois de recherches universitaires entre quatre murs, la musique traditionnelle de Mohsen Namjoo et les ballades de Hâfez constituèrent les meilleurs remèdes à ma solitude et à ma réclusion, et contribuèrent à me faire apprécier chaque trouvaille pour mes recherches dans les livres de ma bibliothèque comme dans les si nombreux cyberespaces qu'un petit ordinateur de 12 pouces peut explorer au centre d'une chambre de 12 mètres carrés.

Qui ne veut pas de ces plaisirs
a perdu tout bonheur de vivre

Et qui ne les a pas cherchés
s'est lui-même interdit de vivre¹

هر که این عشرت نخواهد خوشدلی بردی تا
دانه این مجلس بخود زندگی بردی هرا

Ava Toska

¹ Hâfez Shirâzi, *L'amour, l'amant, l'aimé* ('*Ashq, 'Āsheq, Ma'shūq*), cent ballades traduites du persan (trad. Vincent-Mansour Monteil), calligraphies de 'Alī Akbar Tajvīdī, Kimiā Book Publications, Téhéran, 1394 (2015/2016), p. 226-227.